

Dr. T and the Women
Une satire légère et généreuse
Dr T et les femmes, États-Unis 2000, 122 minutes

Maurice Elia

Number 211, January–February 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2001). Review of [Dr. T and the Women : une satire légère et généreuse / *Dr T et les femmes*, États-Unis 2000, 122 minutes]. *Séquences*, (211), 44–44.

DR. T AND THE WOMEN

Une satire légère et généreuse

Le problème avec la satire, c'est qu'elle perd énormément de valeur de nos jours si elle ne provoque pas d'étincelles ou, mieux, d'explosions. Autrement dit, le mot *satire* n'est plus utilisé aujourd'hui que s'il est suivi de l'adjectif *féroce*. Je ne vois pas d'autre raison majeure de rejeter du revers de la main le dernier film de Robert Altman. Accuser un cinéaste de s'être ainsi dilué revient à affirmer que son style a perdu de son mordant, qu'il n'obéit plus à ses instincts premiers, qu'il n'est plus lui – le lui auquel on doit, encore et toujours, presque immanquablement, s'attendre.

Il est vrai que le sujet même de *Dr. T and the Women* pouvait facilement exaspérer par son romanesque bon marché, ses personnages caricaturaux et son intrigue tirée par les cheveux. Raconter les aventures d'un gynécologue, surtout s'il est interprété par Richard Gere, pouvait prêter à des considérations d'un registre salace. Mais placer son récit au milieu du monde caquetant des bourgeoises de Dallas, parmi leurs extravagants chapeaux à plumes et leurs visites chez Tiffany, au centre même d'une humanité en pleine désintégration sociale, tenait du pari. Et le film est un de ces paris qu'Altman se lance à lui-même de temps en temps pour notre plus grand plaisir.

Le héros, le docteur Sullivan Travis, a priori homme à femmes (comme veut le suggérer le titre), n'est en fait qu'un naïf, discret et bon enfant, qui souffre de voir son épouse retomber dans l'infantilisme, mais se lance néanmoins dans une – une seule – aventure avec une jeune femme, une pro de son club de golf, dont il ignore totalement le degré d'émancipation. Modeste au milieu de l'armée de ses clientes, le docteur T s'accommode mal des remous qui l'entourent. D'ailleurs, sa secrétaire s'occupe de calmer la meute (montrée en une seule prise lors du générique d'ouverture), pendant qu'il reçoit, ensemble ou individuellement, la visite de ses filles, de sa belle-soeur et de ses trois petites nièces modèles.

Un homme à femmes naïf, discret et bon enfant



Les cercles concentriques se forment autour de lui à une vitesse folle, les problèmes s'amoncellent et ses déboires prennent soudain une résonance presque tragique. C'est la fameuse tornade finale, vague écho du film *The Wizard of Oz*, au cours de laquelle l'aimable docteur se retrouve au milieu du désert, procédant à l'accouchement d'une femme au milieu d'une société de femmes hispaniques. Le nouveau-né est un garçon. Cet épilogue a donné lieu à bien des interprétations. La seule plausible, du moins pour ceux qui connaissent bien le cinéaste, est celle où, la fiction s'enracinant fermement dans le vécu, notre coquin d'Altman laisse derrière lui tous ses détracteurs bavards pour continuer de faire, dans son petit univers personnel (désertique uniquement pour ceux qui lui en veulent), les films qu'il aime.

Dr. T and the Women pourrait finalement n'être qu'un autre film pseudo-comique sur la société contemporaine, une farce légère qui pouvait, grâce aux excellentes actrices (particulièrement l'inénarrable Shelley Long), s'élever à un niveau de satire réjouissante. En fait, Altman exploite une veine traditionnelle, qui est la sienne, et la dépasse. Il ne nous raconte pas une histoire, mais un peu son histoire, celle d'un réalisateur parvenu à une maturité telle que plus personne ne peut lui dicter de ligne de conduite. On n'aime toujours pas beaucoup les individualistes, surtout si, au fil des ans, ils ont habitué leurs admirateurs exigeants à des festins de l'esprit qui sont autant de morceaux de bravoure.

La générosité d'Altman n'est cependant pas nouvelle. Elle n'est pas issue de cette sagesse née, dit-on, de l'âge et de l'expérience. Elle a teinté de son audace et de sa santé tous ses films antérieurs. C'est une générosité qui donne à ses collaborateurs (anciens et nouveaux) l'impression qu'ils travaillent pour se distraire. Altman redore le blason de Farrah Fawcett, ange télévisé d'antan qui n'a pas réussi à se faire respecter malgré deux téléfilms solides et un passage remarqué sur les planches. Il utilise les rictus de Shelley Long (presque oubliés depuis *Cheers*), ramène Janine Turner sur le devant de la scène plusieurs années après *Northern Exposure*, et reconnaît le talent des nouvelles venues en les auréolant d'un amour infini : Kate Hudson, Liv Tyler, Tara Reid. Quant au beau Richard Gere, il l'utilise à contre-emploi, comme le roi avec divertissement qu'il a, à notre humble avis, toujours été

Maurice Elia

Dr T et les femmes

États-Unis 2000, 122 minutes – Réal. : Robert Altman – Scén. : Anne Rapp – Photo : Jan Kiesser – Mont. : Geraldine Peroni – Mus. : Lyle Lovett – Son : Frederick Howard – Déc. : Stephen Altman – Cost. : Dona Granata – Int. : Richard Gere (Dr Sullivan Travis), Helen Hunt (Bree), Farrah Fawcett (Kate), Laura Dern (Peggy), Shelley Long (Carolyn), Tara Reid (Connie), Kate Hudson (Dee Dee), Liv Tyler (Marilyn), Robert Hays (Harlan), Matt Malloy (Bill), Andy Richter (Eli), Lee Grant (Dr Harper), Janine Turner (Dorothy) – Prod. : Robert Altman, James McLindon – Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Erratum : Nous désignons signaler aux lecteurs qu'une erreur s'est malencontreusement glissée dans un article, paru dans le dernier numéro, portant sur le film de François Ozon *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes*. L'article en question était intitulé : « *Es gibt keine glückliche Liebe* ». En note de bas de page, on nous apprenait qu'il s'agissait du titre d'un poème de Heinrich Heine, récit par Franz, le protagoniste principal du film : ces deux affirmations sont complètement erronées. Il s'agit en fait d'une libre traduction en allemand du titre d'un poème d'Aragon « Il n'y a pas d'amour heureux », poème qui a été mis en chanson par Brassens. Nos sincères excuses aux lecteurs et à l'auteur de l'article. – La Rédaction.